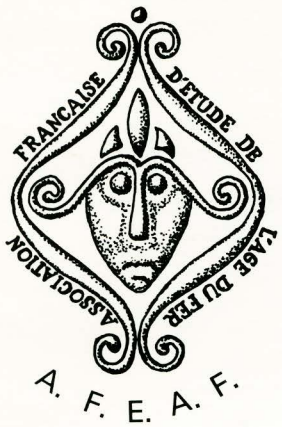
# LES CELTES DANS LE NORD DU BASSIN PARISIEN

## (VIème - Ier siècle avant J.C.)




**ASSOCIATION FRANÇAISE D'ETUDE DE L'AGE DU FER**

Actes du cinquième colloque tenu à Senlis les 30 et 31 Mai 1981

Revue Archéologique de Picardie
Numéro 1 - 1983

Edité par Louis BARDON, Jean-Claude BLANCHET, Jean-Louis BRUNAUX, Marc DURAND, Alain DUVAL, Jean-Luc MASSY, André RAPIN, Corinne ROBINSON, Georges-Pierre WOIMANT.

# DE L'ETUDE DES OSSEMENTS ANIMAUX DANS LES SITES DU DEUXIEME AGE DU FER

## INTRODUCTION A LA TABLE RONDE

par Marc TURQUET *

Ce que l'on cherche à déterminer en premier c'est la proportion entre chaque espèce, et en particulier entre espèces sauvages et espèces domestiques. Il importe de savoir si la chasse joue un rôle important ; celà est primordial pour le Néolithique, mais conserve son intérêt pour les périodes postérieures, pour des raisons d'une autre nature. Mais il faut souligner que la différentiation entre une même espèce, à l'état sauvage ou domestiqué, est loin d'être évidente. Il s'agit bien moins d'un problème de morphologie des ossements, que de rapports existants entre des mesures, mesures qui doivent être suffisantes pour être significatives, et surtout probantes. Le second Age du Fer peut précisément être considéré comme plus fiable d'un point de vue ostéométrique par l'importance numérique des vestiges.

Cela dit, la question de la chasse à La Tène reste entière et soulève des problèmes très généraux. Les animaux sauvages sont rares dans les sites d'habitat. Le cervidé, le cerf élaphe est rare. A Levroux, je n'ai trouvé que quelques fragments de bois, ce qui ne signifie même pas que l'animal ait été chassé, car il peut s'agir de bois de chute ramassé en forêt. A Avrolles, le cerf est présent, on y a même trouvé le métapode d'un animal qui s'était cassé la patte, lequel métapode brisé s'était ressoudé.

A partir de cette absence, ou de cette rareté, on peut se poser de nombreuses questions. Y a-t-il vraiment absence de chasse, ou s'agit-il d'un phénomène statistique connu, que l'on pourrait résumer ainsi : «..... plus une espèce est rare, encore plus rares sont ses restes». Ou s'agit-il réellement d'une absence quasi totale de chasse ? Ce qui soulèverait un problème social important.

Les sites fouillés ayant fourni en abondance des vestiges osseux sont surtout des villages. Mais aurait-il existé ailleurs des gens qui chassaient, et qui auraient pu habiter les fermes gauloises : ces *aedificae*, précurseurs des *villae* dont il est question dans les textes latins ? Hélas, on n'a pas encore répondu à la question de savoir s'il existait avant la Conquête de grands domaines ayant appartenu à l'aristocratie, et se différenciant des villages. Si certains ont été repérés par l'archéologie aérienne, aucune fouille systématique n'a pu le mettre en évidence.

* 23, Rue des Quatre Vents 92380 GARCHES

Et s'il existait réellement une différence sociale entre ces deux types de sites, la faune que l'on peut y trouver devrait avoir de bonnes chances d'être différente. Je suis peut-être là en train d'affabuler, mais je crois que la présence d'animaux chassés pose un problème qui mérite qu'on s'y arrête, et que c'est là un moyen de vérifier si les schèmes transmis par les celtisants du siècle dernier concernant l'aristocratie gauloise, schèmes empruntant largement au Moyen-Age, sont, ou non, fondés.

L'exposé que je présente ici, comme introduction à la Table ronde, ne s'adresse pas tant aux spécialistes de l'ostéologie animale des sites archéologiques, qui, bien avant moi, ont soulevé les problèmes dont je vais traiter, mais aux archéologues eux-mêmes, et ici à ceux du second Age du Fer.

En effet, l'archéologie se caractérise par une vocation à la pluridisciplinarité, en ce sens qu'elle traite de tous les aspects qui composent et façonnent une société, pour peu que ceux-ci se laissent appréhender. On ne peut, là moins qu'ailleurs, cloisonner les secteurs de recherche, en mettant d'un côté l'archéologue qui synthétise, et de l'autre les spécialistes qui cautionnent chacun dans leur domaine.

Le colloque de 1980, tenu à Clermont-Ferrand, a montré que les préoccupations et les conclusions des numismates et des archéologues différaient et s'opposaient, alors qu'elles devraient se confronter, certes, mais s'interpénétrer et s'étayer réciproquement.

Rien n'est plus préjudiciable à l'archéologie que la seule juxtaposition des sciences et des techniques dites parallèles. On en vient à utiliser les spécialistes comme alibis, en publiant des tableaux de chiffres, fournis par les ostéologues, les palynologues, les sédimentologues, les physiciens étudiant les métaux ou la matière des céramiques etc... et le tout en annexe, le plus souvent. Mais l'essentiel ne ressort pas : c'est-à-dire la façon dont le groupe humain, dont on étudie l'habitat, vivait, travaillait, quels étaient ses rapports avec la matière, les techniques et avec l'environnement.

Depuis longtemps, les paléolithiciens nous ont habitués à nous intéresser à autre chose qu'à la chronologie. Et ce n'est pas parce que l'on possède, pour l'époque de La Tène, un monnayage et le récit de la Guerre des Gaules, que les seuls problèmes qui méritent d'être





retenus doivent être d'ordre historique. L'économie et les techniques de l'Age du Fer méritent amplement de retenir notre attention, et ce, d'autant plus que les vestiges capables de nous donner des renseignements sont nombreux pour cette époque.

Le colloque de Bouges-le-Château a, par exemple, montré ce qu'on peut attendre de l'étude des macro-restes végétaux. Les restes osseux animaux à La Tène sont nombreux et souvent bien conservés. A partir de cette période, pour notre pays, on atteint des seuils statistiques plus que satisfaisants, ce qui n'est pas souvent le cas pour les périodes précédentes.

Un vestige osseux a le grave défaut de ne pas donner de date, de ne pas rentrer, comme la céramique et les objets métalliques, dans une typologie qui, comme chacun sait, est la base de la chronologie. Il ne donne pas de date, pour La Tène tout au moins, car s'il se prête à la datation à partir du C 14 contenu dans le collagène, pour cette période la marge d'imprécision est du même ordre que celle obtenue par les méthodes classiques, voire supérieure.

Ce défaut les a fait longtemps négliger des archéologues. Il y a quelques dizaines d'années, on jetait les restes osseux purement et simplement. Aujourd'hui, on les prélève. Mais la plupart du temps on ne les étudie pas, ou alors, succintement. On publie des tableaux de chiffres : nombre de fragments, nombre d'individus pour l'ensemble ; puis, par espèces ; quelquefois des mensurations ; et le tout en annexe.

Cependant, l'étude des os peut être abordée sous de nombreux aspects, et fournir des renseignements d'ordre économique, technologique, ethnographique, archéologique, et, bien sûr, zoologique.

Je n'ai parlé que du cerf élaphe, alors qu'il existe un autre animal sauvage qui est comme le symbole de la Gaule et des Gaulois (je ne rappelerai que les enseignes des combattants gaulois-les bandes dessinées d'Uderzo et Goscinny). Or, la présence du sanglier est loin d'être évidente. On ne le différencie pas aisément du porc domestique. Certains ostéologues le distinguent seulement à partir de critères morphologiques tels que la forme des défenses, mais ils ne font pas l'unanimité.

Le porc gaulois n'avait pas subi une sélection aussi radicale que nos porcs modernes ; il n'était pas aussi éloigné du sanglier que les Yorkshires actuels. Il faut se rappeler qu'il s'agit de la même espèce, *stricto sensu*, c'est-à-dire qu'ils sont interféconds et que, jusqu'au Moyen Age et au-delà, il était intéressant de mener ou de laisser ces animaux en forêt manger des glands, des faînes et autres nourritures abondantes à certaines saisons, gratuites et appréciées des cochons, là où, tout au moins pour les truies, pouvaient se faire des rencontres intéressantes. La Corse peut d'ailleurs servir d'exemple moderne pour les liens qui existent entre cochons sauvages et cochons domestiques, tant en ce qui concerne la morphologie que le comportement.

Cependant, il n'est pas complètement exclu de pouvoir les distinguer dans les gisements laténiens. Les différences morphologiques peuvent se voir sur les crânes lorsqu'on en trouve. A Levroux, nous avons ainsi plusieurs demi-crânes coupés par le milieu, mais il s'agit bien là d'animaux domestiques : animaux d'un an, reliques d'une tuerie sans doute saisonnière, chanfrein curviligne, voire nettement concave chez un des sujets; et à ce propos, nous avons là l'illustration de l'intérêt qu'il y a à récupérer tous les fragments, car c'est en mettant en connexion un fragment de temporal appartenant au demi-crâne de ce sujet que j'ai pu observer ce fait.

L'ostéométrie pourrait permettre une différentiation. Mais je crois plus à l'étude de la courbe des âges, méthode plus aisée à mettre en œuvre. Si, pour un site, on établit une courbe à partir des classes d'âge (en fait un histogramme exprimé en % par année), celle-ci a un aspect radicalement différent s'il s'agit d'une population d'animaux sauvages ou d'animaux domestiques. Dans un village de La Tène finale, cette courbe établie sur les suidés va montrer une prédominance des individus de un à deux ans, période rentable pour la consommation. Puis elle décline brutalement ; il n'y a plus après que quelques femelles nécessaires à la reproduction, allant jusqu'à 5 ans environ, et encore moins de mâles.

La courbe des animaux chassés, et il serait intéressant de la dresser précisément pour les sangliers actuels, a un aspect tout autre. Il n'y a pas intérêt à tuer les animaux jeunes, mais plutôt les adultes, qui sont plus gros et qu'on n'a pas à nourrir, alors que tuer les jeunes c'est manger son blé en herbe. On n'a pas intérêt également à tuer les femelles, pour des raisons «écologiques», ce qui nuit à la reproduction, mais plutôt les mâles, car chacun sait que les mâles sont en surnombre comme reproducteurs ; et celà aussi pour des raisons «ethnologiques». Dans toutes les cultures il est valorisant de tuer les mâles : voir la chasse à courre, la chasse à l'épieu, et toute la littérature ethnographique sur les peuples chasseurs : j'y ajouterai la tauromachie, bien qu'il ne s'agisse pas de chasse, car elle participe de la même idée. Il y aura donc dans cette courbe une prédominance des adultes et des vieux mâles.

Comme on le constate, ces deux courbes théoriques s'opposent. On peut donc, à partir de la courbe d'un site, voir s'il existe des anomalies par rapport à la courbe type de l'élevage ; une présence de vieux mâles en surnombre pouvant être interprétée comme celle de sangliers. C'est cette méthode que je me suis proposé d'appliquer à Levroux. Pour l'instant, je constate la possibilité de la présence du sanglier, mais l'échantillon traité ne me permet pas encore de conclure vraiment. Cependant, si cet animal était aussi abondant qu'on a pu le prétendre, je l'aurais déjà constaté.

Cette question de la chasse au sanglier mérite d'ailleurs qu'on cherche à y répondre aussi pour l'époque romaine, époque pour laquelle on possède de nombreuses scènes de chasse à l'épieu. Y aurait-il un hiatus entre les deux époques sur ce point ? Quelles implications sociales cette pratique recouvre-t-elle ?

A La Tène, l'importance de la chasse demeure donc une de nos préoccupations, pas tant pour des raisons économiques, comme au Néolithique ancien ou au S.O.M., mais pour des raisons sociales ou symboliques.

Ces problèmes méthodologiques que pose la distinction entre animal sauvage et animal domestique à l'intérieur d'une même espèce, se retrouvent dans les mêmes termes, ou presque, lorsqu'il s'agit de distinguer des animaux domestiques d'espèces différentes, mais appartenant à la même famille zoologique, et morphologiquement proches, tels le cheval et l'âne, le mouton et la chèvre.

En ce qui concerne les équidés, on peut dire qu'ils sont peu nombreux à La Tène. Mais là aussi joue le phénomène statistique déjà évoqué pour les animaux rares : «moins une espèce est potentiellement présente, plus ses restes sont rares». On distingue le cheval de l'âne le plus souvent en se fondant sur les dents ; les autres parties, hormis les autopodes, étant la plupart du temps peu représentées, ce qui compromet le recours à l'ostéométrie.

Distinguer le mouton de la chèvre n'est pas non plus évident lorsque l'on a affaire aux seuls ossements et non à l'animal vivant. Mais pour La Tène cette fois, les restes sont suffisamment nombreux pour disposer de parties morphologiquement différentes, et pour établir des comparaisons fondées sur des mesures.

Le chien est un animal bien représenté dans les sites d'habitat. Mais il n'existe pas à ce jour d'études systématiques sur les différentes races qui sont déjà nombreuses et diversifiées. La question se pose de savoir si cet animal a été consommé. Cela est attesté pour la période romaine ; pour La Tène, F. Poplin a reconnu des traces de décarnisation à Mehun (Indre). Est-ce un trait propre à la culture celtique, et quelle est son ampleur ? En tous cas, il ne s'agit pas d'un phénomène aussi exceptionnel qu'il y pourrait paraître. Il existe, ou a existé de par le monde, de nombreuses cultures où celà se pratiquait, à commencer par la Chine ; il en serait toujours ainsi, paraît-il, aux Marquises.

Le bœuf est bien représenté. Mais comment était-il utilisé ? Il était consommé (traces de débitage et de découpe) quoique de façon moindre que le porc, mais dans quelle mesure la proportion évaluée en nombre d'individus reflète-t-elle la réalité ? On trouve des animaux jeunes abattus, mais la courbe des âges est assez irrégulière, ce qui donne à penser que l'utilisation essentielle de cet animal n'était pas la consommation. C'était un animal de traction, beaucoup plus que le cheval. La femelle était aussi un animal laitier, et cette fois, c'est la céramique qui nous le montre par la présence de faisselles en quantité non négligeable. Mais ces faisselles étaient-elles utilisées pour du lait de vache, de chèvre ou de brebis ? Pour répondre à cette question, on ne peut miser que sur l'ostéométrie qui, se référant à une population statistique suffisante, peut permettre de distinguer le sexe, caractère qui, avec celui de l'âge, peuvent donner des indications sur ce qu'était la composition des troupeaux. A partir de là, certaines conclusions relatives à l'utilisation qui a pu être faite des espèces commencent à pouvoir se dégager.

Faut-il tamiser ? Ou en d'autres termes les micro-mammifères sont-ils si importants ? Pour le Pleistocène, c'est un indicateur précis de paléo-climat plus précis et mieux représenté que les ossements du rhinocéros. Mais pour La Tène, ce facteur ne joue pas ; cependant le tamisage peut donner des résultats intéressants, et il est judicieux de le pratiquer par échantillonnage. On peut espérer ainsi, outre la micro-faune des esquilles d'une taille les rendant inintéressantes par elles-mêmes, mais significatives par leur concentration, et révéler la présence d'animaux inhabituels, tels les reptiles, les batraciens, les oiseaux, les poissons même.

J'ai passé en revue les gros mammifères, domestiques et sauvages. Mais il existe de nombreux animaux plus petits pour lesquels on a moins de renseignements : les lièvres, les lapins, les poules, les oies, les oiseaux sauvages. Ils sont présents, mais à l'état de traces.... Et là, il ne s'agit pas seulement d'un problème de conservation, mais aussi de précision dans les fouilles.

Il existe diverses causes à la présence ou l'absence, à l'abondance ou à la rareté de telle ou telle partie anatomique, et de telle ou telle espèce. On peut les diviser en deux : les causes «naturelles» et les causes «anthropiques». Les causes naturelles : ce sont la nature physico-chimique de chaque type d'os, le type de sol, son PH, la nature géologique du sédiment formant la couche archéologique et celle du substratum. Les causes anthropiques : ce sont l'action de l'homme dans sa façon sélective de rejeter les os, et celle de son fidèle compagnon le chien, actions parfois volontaires, parfois totalement inconscientes. Les os se conserveront dans une fosse différemment, si on les a brûlés, s'ils ont été rapidement enfouis, si de l'eau a stagné dessus, si un sol a commencé à se former, si le chien les a dispersés ou rongés.

Mais il existe peut-être une troisième catégorie de causes expliquant le fait que les ossements ne nous parviennent pas avec la même représentativité ; des causes modernes celles-là, et qui sont la manière dont la collecte, et la fouille, sont faites.

Il faut que l'archéologue et les fouilleurs prélèvent tous les ossements, même si l'ostéologue ne les analyse pas tous avec le même intérêt, car ce dernier ne sait pas *a priori* ce qui est important et ce qui l'est moins, sa problématique variant avec le site étudié et avec l'état d'avancement de son étude. Ramasser tout, celà demande au fouilleur d'être psychologiquement prévenu ; beaucoup de petits os (sésamoïde, rotule, épiphyse de *calcaneum*, rocher, lacrymal) ressemblent à s'y méprendre à de vulgaires cailloux. Les ossements d'oiseaux et de micro-mammifères (insectivores, rongeurs) sont effectivement peu visibles. Mais n'exagérons rien, les ossements d'oie et de poulet, bien que creux, ressemblent à des os et ne se conservent pas si mal. Ne pas passer à côté d'un vestige osseux demande un minimum de culture archéologique au fouilleur «de base». On lui montre bien des tessons de céramique décorée ou peinte ; pourquoi ne pas avoir sur un chantier le contenu d'une vitrine d'échantillons de curiosités ostéologiques, sans aller jusqu'à la collection de comparaison complète ?

En dehors du tamisage, une fouille réellement fine peut révéler que les lièvres, les gallinacés et les oiseaux sauvages tenaient une place non négligeable dans l'alimentation et les préoccupations des Gaulois. J'ai bien trouvé dans une fosse de Levroux, sans tamiser, un fœtus de cochon et de la coquille d'œuf. Le problème du tamisage et de la finesse de la fouille se



pose en fait à l'archéologue en fonction de la nature du gisement, du temps qui lui est imparti, et de la stratégie choisie.

Il est un autre point que je voudrais souligner, c'est celui des animaux en connexion totale ou partielle, car il n'est pas aisé d'en déceler à première vue l'importance et l'interprétation possible. Il est pourtant primordial de se rendre compte s'il s'agit là d'un animal, ou d'une partie d'animal jetée au rebut, ou du témoignage d'un sacrifice. Il est souvent difficile de faire la part du «sacré» et des «ordures». Mais lorsque, pour une fois, un signe de l'activité spirituelle des Celtes pourrait nous apparaître, ne le laissons pas passer.

Gournay est là pour démontrer la réalité du sacrifice animal. Alors, si l'on trouve dans un puits du bœuf ou du cerf, il convient de faire attention. Le puits a trois fonctions : d'abord offrir de l'eau, ensuite servir de dépotoir lorsqu'il est condamné, mais aussi, parfois, servir de lien avec les puissances chtnoniennes. Pour la période romaine, on a trouvé des crânes et des bois de cerfs, voire des squelettes entiers dans les puits. Le cas existe à La Tène aussi, au moins à ma connaissance à Léry (Seine Maritime). Si Kernunos est souvent représenté sur des stèles d'époque romaine, et même sur de la céramique sigillée, c'est bien que son mythe, si ce n'est son culte, ont joué un rôle actif pendant longtemps. Attention au bœuf également. Pline n'a pas forcément raconté des sornettes en décrivant les sacrifices druidiques. Ne perdons pas la chance de pouvoir distinguer entre une carcasse au rebut et un bel animal sacrifié dans la force de l'âge, même si on ne peut pas prouver que ce bœuf était blanc.

Outre les données économiques, ethnographiques, voire sociales et religieuses, les vestiges osseux peuvent encore fournir des renseignements sur les techniques, sur la nature et l'histoire des couches archéologiques.

L'os a pu être travaillé comme matière première, et celà de tous temps. Or, je suis frappé de voir si peu d'outils ou d'objets en os, et de déchets de taille dans les sites laténiens, alors que tout cela abonde pour la période romaine.

Ce que l'on trouve par contre, à Levroux comme à Augst, ce sont les restes d'un travail de la corne, c'est-à-dire des chevilles osseuses de cornes de bovidés et même de chèvres, taillées, sciées, parfois même proprement sciées en tronçons.

Si les ossements travaillés sont rares, ceux portant des traces de débitage et de découpe ne le sont pas. On peut ainsi appréhender les techniques de débitage, et, pour les animaux les plus représentés, les reconstituer.

On peut aussi, pour les sites ayant une étendue suffisante, chercher à voir s'il existe une répartition différente entre les restes osseux portant des traces de débitage, et ceux qui ne portent que des traces de découpes, et ainsi pouvoir conclure ou non un débitage dû à des «spécialistes» ou à une simple décarnisation domestique. En considérant les parties comportant des traces, et la nature de celles-ci, on peut essayer d'en tirer des conclusions sur les goûts et les techniques culinaires des hommes dont on étudie les sites et les vestiges. Ce type d'étude peut du reste être corroboré par ce que l'on a pu apprendre des fouilles sous-marines de navires romains qui transportaient des salaisons.

Il ne faut pas perdre de vue également que les os et la céramique peuvent avoir des rapports étroits ; que par exemple certains morceaux ont pu être découpés en fonction du diamètre des vases à cuire, et que certains types de jarres ont peut-être servi de saloirs.

On peut aussi extrapoler, et chercher à voir combien telle ou telle espèce pouvait fournir de viande à la consommation, et tenter d'en déduire la ration par habitant ; mais on quitte alors le domaine des observations strictes et celui des interprétations évidentes, pour entrer dans celui des conjectures. En effet, pour arriver à des conclusions en ce domaine, il faut passer par plusieurs stades où règne l'imprécision : évaluation du troupeau, évaluation du poids de viande d'animaux dont il n'existe plus de représentants racialement proches, évaluation de la population humaine d'un site d'occupation dont on ne possède pas le cimetière (et encore bien même...), évaluation du temps d'occupation alors que les chronologies manquent bien souvent de précisions.

Enfin, les os peuvent fournir des renseignements propres à la technique de fouilles et à l'interprétation des couches. Par sa double nature, organique et minérale, la matière même de l'os enregistre des phénomènes que les autres vestiges retiennent moins bien, ou pas du tout. La conservation différentielle peut être indicatrice de la nature d'une couche, de même que la coloration, l'aspect, la texture, le degré de corrosion. Ils peuvent traduire l'acidité, la présence de matière organique, l'enfouissement rapide ou non, la stagnation d'eau. L'hétérogénéité des restes osseux dans une couche, leur degré de fragmentation, leur degré de corrosion, peuvent contraster avec l'homogénéité, la bonne conservation dans une autre, sans que les tessons trouvés dans chacune d'elles soient très différents, si ce n'est par le fractionnement.

On voit donc que l'examen des vestiges osseux peut déboucher sur autre chose qu'une étude succinte citée en annexe des publications, et fournir le sujet de nombreuses réflexions et interrogations touchant à tous les domaines de l'archéologie.